Deuxième année — N° 6 — Dimanche 12 mars 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires;
à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer.. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. — VÉRITÉ

(Jean, XVII, v. 21.)

AVIS

Nous prions nos abonnés en retard de paiement de vouloir bien s'acquitter envers nous.

En leur rappelant que nous ne faisons point de traite pour le prix de l'abonnement, nous nous bornons à faire appel à leur délicatesse.

LE SPIRITISME

Enseigné et combattu à la fois par la théologie romaine.

(5me article.)

Il ne suffisait pas au théologien duquel nous nous occupons de prouver contre les déistes et les sceptiques que les Esprits mauvais (pour lui le Démon) peuvent avoir sur les hommes une influence qui semble inexplicable, mais que le Spiritisme vient aujourd'hui démontrer, il lui fallait encore réfuter l'opinion de ceux des philosophes qui repoussent l'intervention des bons Esprits dans les affaires des vivants ou incarnés, et conclure, à l'encontre de la théologie contemporaine, à la réalité de leurs communications et de leurs apparitions. Que ce soit sous le nom d'Anges ou sous le nom d'Esprits qu'on les désigne, cela ne fait rien à la chose. Qu'importe donc l'expression de laquelle il se sert pour les désigner?

A propos de l'apparition de l'ange Gabriel à Zacharie, il expose la théorie contradictoire de Gottlob Paulus, philosophe allemand, pour la réfuter ensuite.

« Voici, dit-il, comment Gottlob Paulus, qui a entrepris de réduire les miracles de Jésus-Christ à des effets purement physiques (1), présente la vision de Zacharie :

« Longtemps Zacharie avait désiré un enfant qu'il se proposait de consacrer à Dieu et au Messie : son tour étant venu de se rendre au temple pour ses fonctions, après avoir offert de l'encens à Dieu, il tomba en extase, et ce désir d'avoir un fils, qui l'avait occupé tant d'années, se présente de nouveau à son esprit et à son cœur. Pendant son extase, et à travers la fumée épaisse de l'encens qui brûle, il voit à la droite de l'autel quelque chose qui prend à ses yeux la forme et l'apparence d'un être céleste. Alors commence une suite de commotions internes et d'apparitions. La frayeur d'abord, ensuite la joie remplissent l'âme de Zacharie, et il entend en lui-même la voix de cette image interne qui lui répète tout ce qu'il s'était dit à lui-même tant de fois dans l'effervescence de ses vains désirs. Tout ce qui a rapport à l'existence future de Saint Jean-Baptiste et à l'éducation qu'il devait lui donner s'accomplit dans la suite. Mais comme Zacharie désirait qu'aucun doute n'affaiblit l'espérance d'avoir un fils, lequel doute venait de s'élever dans son cœur, il demande un signe qui change son espoir en certitude.

« Tout à coup l'idée lui vient qu'il a offensé Dieu par ce doute impie, qu'il mérite un châtiment; et il entend une voix qui lui dit : « Pour avoir trop parlé tout à l'heure, tu ne parleras plus que toutes ces choses ne soient accomplies. » S'imaginant donc qu'il était condamné au silence, par cette voix à qui il croyait devoir une obéissance sans bornes, il n'essaya pas même de parler, etc. »

Pour critiquer cette opinion du philosophe, notre théologien ne peut attendre d'avoir exposé complétement son système pour le réfuter. L'idée de l'hallucination de Zacharie, idée que la science incrédule et quelquefois même la théologie oppose aujourd'hui aux faits spirites, blesse profondément Janssens; il ne peut s'empêcher d'interrompre le précis qu'il expose des arguments de Paulus, et dit :

« Il est clair, d'après ce récit, que Paulus regardait toute la vision de Zacharie comme un effet de son imagination frappée; histoire ou plutôt ineptie purement imaginaire, de tout point contraire à la vérité et au sens naturel de ce passage de saint Luc, avec lequel elle n'a pas l'ombre de rapport. Mais il importe de connaître et de réfuter les raisons sur lesquelles Paulus base cette singulière explication, d'autant plus que dans son commentaire philologique, historique et critique, il les reproduit pour détourner de leur sens raisonnable et naturel beaucoup d'autres faits de l'Évangile. »

Suit l'exposé des arguments du philosophe :

« I. — On regarde de plus en plus comme impossible, dit Gottlob Paulus, ou du moins comme incroyables, les apparitions des anges, et cela :

« 1° Parce qu'on ne peut expliquer comment des

(1) *Commentaire philologique, historique et critique du nouveau Testament.*

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

V *(suite)*.

L'aile droite ennemie était demeurée dans l'inaction, le vice-roi n'avait eu qu'à la surveiller. Sur la nouvelle que le général Fenner s'approchait de Trente, il y envoya le général Bonfanti. Le fort de Mühlbach fut garni de troupes tirées du 1er régiment étranger, qui était à Bixen; mais quelques-unes d'entr'elles le livrèrent aux Autrichiens. Les soldats du poste de Bixen ayant déserté, pour la plupart, le reste revint à Trente, et les ennemis s'approchèrent de Bolzano. Bonfanti, effrayé, évacua Trente et se replia, en hâte, sur Vérone; mais il ne tarda pas à reprendre sa première position.

Cette retraite précipitée eut pu avoir de graves conséquences; il importait que de semblables fautes ne se renouvelassent pas : Eugène le comprit et donna au général Gifflenga le commandement dont Bonfanti était revêtu. La conduite du général Pino ne permettait pas non plus de lui laisser le sien; dans les circonstances critiques où se trouvait le vice-roi, il fallait qu'il eût des lieutenants actifs et capables, sur lesquels il pût compter. Voulant éviter l'éclat d'une destitution et désirant épargner cet affront à Pino, il lui accorda un congé, pour raison de santé.

Le général Hiller avait porté toutes ses forces sur ses ailes, principalement sur la gauche. Eugène lui opposa les mêmes dispositions : il ordonna d'attaquer le général Rebrovitch; mais celui-ci ne se laissa pas joindre, et les Français n'obtinrent sur lui d'autre avantage que de faire prisonniers quelques-uns de ses traînards.

Les mouvements d'Hiller appelèrent bientôt l'attention du prince sur la gauche. Le général Verdier avait été chargé de défendre la Drave; un parti d'Autrichiens s'étant avancé jusqu'à Kreutzen, il détacha le général Piat et l'envoya à Saint-Hermagor. Ce général y soutint un combat, dans lequel il eut le dessous : il dirigea sa retraite sur Tarvis. Le lendemain, Hiller traversa la Drave sur les ponts de Hohlenburg, qu'il avait fait rétablir. En même temps le général Frimont attaqua, avec des forces supérieures, les Français qui défendaient Rosseck et força le passage de la rivière à cet endroit.

Les premiers postes français furent rejetés en arrière. Verdier s'apprêta alors à se retirer à Tarvis, dont il craignait de perdre les communications; mais, apprenant que le corps détaché du général Campi était à portée de le soutenir, il reprit position entre Reckersdorf et Arnoldstein. Villach, qu'il avait abandonné, venait d'être occupé par les ennemis; ils se répandirent, de là, dans la vallée de la Haute-Save et chassèrent le général Campi d'Assling.

Le vice-roi avait d'abord disposé son armée en trois

êtres incorporels peuvent agir sur des organes étrangers;

« 2° Parce qu'on ne peut distinguer d'une manière certaine les apparitions des purs effets d'une imagination exaltée;

« 3° Parce que les apparitions n'ont aucune fin suffisante, étant la plupart destinées à satisfaire une vaine curiosité;

« 4° Parce qu'elles accoutumeraient l'homme, à qui la raison commande de se diriger sur ce qu'il peut voir et examiner par lui-même, à faire dépendre ses actions d'une autorité étrangère, ce qui ouvre la porte à une infinité de déceptions;

« 5° Parceque, si l'impossibilité de ces apparitions ne peut se démontrer, on en peut encore moins démontrer la possibilité, et *à fortiori* la réalité : donc vouloir expliquer ces apparitions dans un sens littéral, c'est embrasser une vaine hypothèse, une chimère. »

« Faisons passer tous ces arguments au creuset de la critique, répond le théologien, et nous n'y trouverons qu'absurdités produites par l'imagination de l'auteur et revêtues d'un faux vernis de philosophie. »

Quant à nous, spirites, nous nous bornerons pour le moment à répondre, avec Victor Hugo, à la science contemporaine qui nie encore des phénomènes qui s'affirment d'eux-mêmes : « Nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. »

Nous essaierons plus tard, pour ne point entraver la marche de la discussion que nous reproduisons, d'expliquer au point de vue scientifique les phénomènes dont Paulus ne se rendait pas compte, et dont rient encore de nos jours certains courriéristes obligés de faire de l'esprit à tant la ligne, des philosophes à parti pris, et des hommes de science qui croient posséder à eux seuls tous les mystères de l'univers.

A. Lefraise.

(A continuer.)

LE DÉSARROI

DE L'EMPIRE DE SATAN (1)

Preuves données au fanatisme religieux que les Esprits ne sont pas des Démons,

PAR L.-A.-G. SALGUES

Tel est le titre d'une brochure que l'auteur nous a adressée et dont nous nous proposons de donner à nos lecteurs un compte-rendu succinct, ou plutôt de laquelle nous reproduirons certains passages pour la faire mieux apprécier.

Elle a surtout pour but de répondre au livre volumineux publié sous ce titre : *Entretiens sur les Esprits,* par le P. Xavier Pailloux, de la Compagnie de Jésus.

Les preuves nombreuses et bien choisies qu'oppose M. Salgues aux arguments débiles du P. Pailloux, sont précédées d'une introduction qui, de même que tout le reste de l'ouvrage, démontre d'une manière péremptoire que M. Salgues est un homme qui a dû consacrer à l'étude une bonne partie de ses quatre-vingt-deux printemps.

Dans un premier chapitre, recueil très intéressant d'une grande quantité de faits, il expose les preuves que les Esprits ne sont pas des démons, dans le sens du moins que leur applique l'Eglise.

La première de ces preuves est tirée du langage que tiennent les Esprits, et la deuxième des guérisons par leur intermédiaire des maladies et des infirmités des humains.

Il présente en outre, dans la première partie, certaines considérations comparatives sur le catholicisme, le protestantisme et le Spiritisme; puis, il suit, dans l'une de ses digressions, le P. Pailloux, dont il combat les arguments de mauvais aloi et relève surtout avec énergie ses regrets de l'abolition de la sainte Inquisition, témoignés par ce prétendu représentant de Celui qui, tout amour et charité, fut jugé digne d'être nommé l'Agneau sans tâche.

La seconde partie de la brochure est plus spécialement consacrée à l'examen de ces questions : Y a-t-il un Diable, des Démons? — Y a-t-il un enfer? Y a-t-il un purgatoire?

Comme nous avons déjà traité l'année dernière la première de ces questions en répondant à l'opuscule du P. Delaporte, c'est la dernière de celles-ci que nous reproduirons, afin de donner une idée plus exacte de l'œuvre que nous signalons à l'attention de nos lecteurs.

Y A-T-IL UN ENFER? Y A-T-IL UN PURGATOIRE?

Ces questions : y a-t-il un Enfer, y a-t-il un Purgatoire, toujours au point de vue catholique, commandent cette réflexion : Si Dieu a jugé nécessaire de consacrer des lieux de douleur, destinés à recevoir les *vauriens* qui auront quitté l'état matériel, ces lieux seront le produit d'une conception *unique,* et auront des proportions en harmonie avec la multitude des *méchants* qui doivent les habiter, ce serait le plus grand nombre des hommes, si nous devons en croire nos bénins pasteurs, qui nous disent : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus, nonobstant le *billet d'entrée* au Paradis qu'ils présentent à tous les moribonds, et auquel leur généreuse absolution donne une *validité incontestable.* En est-il ainsi? Nous allons le voir.

Si l'on arrête sa pensée en face des *milliards* d'hommes qui ont vécu depuis que le premier d'entre nous a planté le drapeau de la race humaine sur la terre, et des *milliards* qui pourront vivre encore, on s'effraie d'une population si considérable de pénitents. Mais le contenant devant être plus étendu que le contenu, on ne voit pas que le domaine terrestre puisse jamais loger tant de locataires à bail emphytéotique. Ce ne serait donc pas *ici-bas* qu'il faudrait chercher ce bagne infernal. Examinons cette proposition, la *Bible,* les *Vèdas,* le *Zend-Avesta,* la *Mythologie,* le *Koran,* l'*Edda* à la main. Cependant si les prêtres de plusieurs théogonies ont pu obtenir de Dieu un supplément de pouvoir, et découvrir le secret d'*enfermer* un fruit dans son *noyau,* de trouver une *bouteille* dans son *bouchon,* il ne leur a pas été impossible d'installer les Enfers sur notre globe, bien que, dans les plus longues pérégrinations circomorbiques, on n'ait pas encore réussi à en voir la *fumée,* une *cheminée,* un *soupirail* (1). Essayons donc de jeter la sonde de l'examen au milieu d'un passé noyé dans le lointain des âges.

Les Israélites n'écrivaient guère, mais on sait que le peuple de Dieu, qui a été chassé, persécuté, trop longtemps conspué, torturé, trop satisfait d'une première existence pour en désirer une seconde, s'est bien gardé d'imaginer un *Enfer.*

(A continuer.)

(1) Angers, chez Lemesle frères et Cᵉ. — Paris, chez Dentu, galerie d'Orléans (Palais-Royal.)

COMMUNICATIONS SPIRITES

LA CHARITÉ EST LA FILLE DU CIEL

Médium : Mme M. L......

Va porter à celui qui souffre le calme bienfaisant d'une parole d'amour; parle-lui de Dieu qui est au-dessus de tout, et dont la bonté égale la grandeur; dis-lui que ceux qui souffrent seront consolés.

La charité est la fille du ciel!

Dis à ce père, dont l'enfant vient d'être enlevé à sa tendresse, que cette dépouille mortelle, sur laquelle il pleure, n'est pas tout son fils; dis-lui que la meilleure part de cet être est auprès de Dieu, et qu'il faut qu'il se courbe s'il veut retrouver son enfant.

La charité est la fille du ciel!

(1) L'auteur oublie que l'Eglise a voulu faire croire jadis que le Vésuve était l'un des soupiraux de la patrie des damnés.

---

lieutenances; il la forma bientôt en deux corps. Le général comte Grenier commanda le corps de gauche; Eugène se réserva celui de droite. Il commença à le concentrer un peu, sur la nouvelle des événements qui venaient de se passer à sa gauche, et les Autrichiens s'avancèrent dans les positions qu'il abandonnait.

Ils attaquèrent le pont de Tchernütz; mais, malgré leurs efforts, les Français s'y maintinrent, et ils durent se retirer. Le colonel Stahremberg fut plus heureux dans sa tentative contre le général Perreymond, à Gross-Laschitz; il eut cependant quelque peine à repousser ce général sur Zirknitz. Il s'approcha le 27 septembre de cette position, dans laquelle la division Palombini s'était réunie; il s'y engagea un combat acharné : les Français furent contraints de se replier sur Manitz et, de là, sur Adelsberg.

Il y avait déjà longtemps que les ennemis de Napoléon, divisés en deux partis, autrichien et teutonique, travaillaient à relâcher les liens qui unissaient la Bavière à la France. Le prince Eugène était parvenu à les resserrer momentanément lorsqu'il était passé à Munich, à son retour de Russie en Italie; mais les cabales de la cour eurent bientôt regagné ce que l'influence du vice-roi leur avait fait perdre, sur l'esprit du roi Maximilien de Bavière. Elles avaient, jusque dans la famille royale, de puissants appuis, et l'héritier du trône se trouvait à leur tête. Il était difficile que Maximilien résistât à des suggestions qu'il retrouvait jusque dans son intérieur domestique, surtout en présence d'une coalisation puissante qui menaçait déjà l'Empire chancelant. La politique l'emporta enfin sur ses hésitations.

La convention de Reid qui s'entama, paralysa les mouvements de l'armée bavaroise sur l'Inn, et l'on ne pouvait s'abuser sur l'issue des négociations Il importait qu'Eugène prévînt, en rétrogradant sur l'Isonzo, le moment où la défection de la Bavière découvrirait l'Italie, s'il ne voulait s'exposer aux périls d'une retraite précipitée. Le prince ne tarda pas à prendre ses dispositions : son corps de gauche ne devait commencer sa retraite que lorsque celui de droite aurait achevé la sienne.

Dès le 28 septembre, Trieste fut abandonné, par suite du mouvement rétrograde d'Eugène, et l'évacuation de Laybach eut lieu le lendemain. Radivojevitch s'ébranla et suivit mollement la retraite; il n'y eut que deux chocs légers jusqu'à l'Isonzo, sur la rive droite de laquelle le vice-roi déploya son armée, devant les Autrichiens, qui étaient sur la rive gauche. La faible garnison, laissée derrière, dans le fort de Laybach, venait de se rendre.

En Tyrol, un corps autrichien s'était posté dans le fort de Mühlbach et avait jeté son avant-garde sur Aicha. Le général Gifflenga tomba sur celle-ci et la refoula sur Mühlbach, d'où il chassa également les ennemis. Ceux ci se replièrent sur Nieterndorf.

Le général Grenier reçut bientôt l'ordre de repasser les Alpes Juliennes; il appela toutes ses troupes dans le camp retranché de Tarvis et commença de là sa retraite. Dans le dessein de hâter l'évacuation des retranchements de Tarvis, le général Hiller fit des

Tends la main vers celui qui s'égare ; dis-lui que le seul témoin qu'il doive redouter est précisément celui qu'il ne peut fuir. Dis-lui qu'au-delà de ce monde il est un autre monde. Appelle-le ton frère.

La charité est la fille du ciel !

Appelle à l'expiation celui qui a failli, quelque bas qu'il se trouve tombé. Il est une voix qu'il a longtemps fait taire ; ta voix se mêlant à celle qu'il a repoussée aura plus de force pour se faire entendre, tu lui ouvriras la porte du repentir.

La charité est la fille du ciel !

Il est un autre monde où souffrent bien des êtres : à ceux-là il a manqué la foi, aux autres l'amour ; à ceux-là la confiance, aux autres l'espérance. Tu peux les relever, appelle-les, prie pour eux, aide-les de conseils et d'exemples.

La charité est la fille du ciel !

LAZARE.

POÉSIES D'OUTRE-TOMBE

Nous publions ci-après trois poésies obtenues par le même médium, soit le même jour, soit à des intervalles très voisins l'un de l'autre. Ces communications ont été données au médium, Mme J. L...., dans cette sorte d'état que l'on nomme le sommeil somnambulique, qui n'est pas le somnambulisme résultant du magnétisme humain, mais bien d'un magnétisme particulier, dû à l'action des êtres invisibles que nous nommons Esprits, et qui diffère en certains points, quant à son mode de production et à ses résultats, du magnétisme humain. Nous signalerons plus tard les différences qui existent entre ces deux sortes de magnétisme.

Mme L.... est complétement illettrée ; rien, dans son langage habituel, ne peut faire soupçonner des idées poétiques et encore moins les connaissances philologiques nécessaires pour les exprimer correctement.

Les communications qui lui sont données sont écrites par elle dans l'obscurité complète. Elle voit l'Esprit qui les lui dicte, lui parle, et n'est pour lui qu'un instrument dont il se sert pour transmettre sa pensée. Nous ajouterons en passant que le médium dont il s'agit obtient aussi, mais non à volonté, des phénomènes d'apports. Nous pouvons l'affirmer *de visu*, car nous avons été plusieurs fois témoin de l'arrivée, au milieu d'un cercle dont nous faisions partie, de divers objets inattendus et surprenants, de même que de l'écriture, dans l'obscurité, de diverses communications spirites dans le genre de celles que nous publions aujourd'hui.

Nous insérons à la suite l'une de l'autre trois communications de genres différents, bien qu'obtenues presque sans interruption. Nous faisons ce rapprochement pour montrer que ces productions ne sont pas l'œuvre du même Esprit, puisque le genre badin coudoie ici le genre grave et sérieux. Cette remarque, jointe à celle que nous faisons plus haut sur le degré d'érudition du médium, sera-t-elle suffisante pour faire admettre par M. le docteur Guyomar que ce n'est pas son *esprit de tous les jours* qui a dicté ces vers à Mme J. L....?

La pièce *l'Écolier récalcitrant* fut l'une des premières obtenues par le médium. Est-ce un Esprit du même degré que le sien, quant à l'érudition, qui est venu lui prouver que l'on quitte ce monde avec le bagage que l'on se fait à soi-même ? C'est probable. Le genre élevé des deux autres pièces ne peut pas faire supposer que le même Esprit qui a dicté la première, en soit l'auteur. D'où il faut conclure que le médium, *purement mécanique*, a écrit sous la direction de trois ou au moins de deux Esprits différents, qui ne sont pas le sien propre.

L'ÉCOLIER RÉCALCITRANT

Médium : Mme J. L....

Sitôt que je fus au monde,
A l'école on m'envoya,
Dans une salle profonde
Où mon esprit s'ennuya.
Il fallait toujours apprendre,
Lire toujours sans décesser.
Je ne pouvais rien comprendre ;
Il fallait recommencer :
B.. A.. ba
B.. I.. bi.
(Je préférai ne rien faire.)

Au bout de quelques semaines,
De moi le maître inquiet,
Voit bien que, malgré ses peines,
Les leçons sont sans effet.
Il me met en pénitence,
Avec un psaume à la main
Et me dit : Pour récompense,
Apprends-le jusqu'à la fin.
B.. A.. ba
B.. I.. bi.

Contre ma brute ignorance
Il se récriait en vain,
Et n'ayant d'autre espérance,
Voulut me faire écrivain.
Mais ce travail m'importune
Encor plus que le premier ;
V'lan ! je jette en l'air ma plume,
Et je me prends à crier :
B.. A.. ba
B.. I.. bi.

Un matin, jour de vacance,
Qu'il passa devant chez nous,
Vers lui mon père s'avance
Et lui dit : Qu'en pensez-vous ?
— Rien de bon, répond le maître ;
Ce n'est qu'un petit vaurien.
— Bah ! fit mon père ; peut-être
Je le corrigerai bien.

— Oh ! là ! là ! qu'est ceci ?
Ah ! mon père,
Je préfère
Apprendre tout ici
Que de me voir battre ainsi.
B.. A.. ba
B.. I.. bi.

25 décembre 1864.

LA FEMME

Même médium.

La femme, c'est un hôte ami du premier âge,
Qui sème, en souriant, des fleurs dans son chemin ;
C'est l'astre qui rayonne et rend un pur hommage
A l'Être qui légua son cœur au genre humain.

Non, la femme n'est point, aux yeux des âmes saintes,
Un cœur de bronze assis sur un froid piédestal,
Ni le démon qui veille aux lugubres enceintes,
Ni le type froideur de Lemesle et de Stahl.

La femme est un rayon de la Vierge bénie,
Un joyeux pèlerin de l'immortel séjour,
Un fil d'or frémissant qui note dans la vie
Les heures de soleil et les heures d'amour ;

Qui fait croire au bonheur par un soupir de l'âme ;
Qui touche avec la terre à l'horizon de Dieu ;
Qui verse dans le cœur un bienfaisant dictame ;
Qui nous dit de mourir dans un baiser d'adieu.

26 décembre 1864.

NOBLE CŒUR, SOIS BÉNI !

Même médium.

Lorsque, le front posé sur l'oreiller du doute,
Abandonnant leur voile au souffle de l'orgueil,
Les Peuples vers le port croyant suivre leur route,
S'en vont, les imprudents, heurter contre l'écueil,

Honneur à qui, debout, au milieu de ses frères,
Du doigt leur montre au loin le port, et de sa voix
Leur jette, sans rougir de la foi de ses pères,
Pour troubler leur torpeur, ce noble cri : Je crois !

Ce cri, tu le poussas, car voyant la jeunesse
Insouciante et molle, incliner, pour dormir,
Un front jeune et pourtant déjà lourd de vieillesse,
Ta belle âme s'émut et se prit à gémir.

Tu voulus là sauver en dépit d'elle-même,
Et tu n'eus plus, dès lors, ni trêve ni repos ;

---

démonstrations, qui amenèrent un combat partiel ; mais ses troupes furent battues et repoussées. Grenier continua son mouvement rétrograde, sans nouvel incident, et l'acheva vers le milieu d'octobre. Il se trouva alors dans la vallée de Tagliamento, en face du débouché de la plaine du Frioul. La brigade du général Caporetto avait eu une rencontre avec un corps de hulans, qu'elle avait battu. Une reconnaissance que le général Grenier poussa en avant, le 13 octobre, eut une escarmouche à Resciutta : les Autrichiens de ce poste se replièrent sur Recolano.

Le général Hiller, qui attendait que le traité de Reid lui ouvrît le Tyrol et, par suite, le chemin de l'Adige, demeurait dans une sorte d'inaction ; Eugène profita de ce moment de relâche pour réparer les pertes de l'armée d'Italie. Ses jeunes troupes commençaient à joindre à leur valeur l'expérience de la guerre, grâce aux soins qu'il avait pris pour les former. Il s'occupa avec activité à remplacer, par de nouveaux conscrits, les soldats qu'il avait perdus : il était nécessaire qu'il profitât du moment où l'Italie était encore intacte pour appeler sous ses drapeaux les hommes qui lui manquaient, s'il ne voulait rencontrer des obstacles presqu'insurmontables. Au décret qui ordonna des levées, il joignit une proclamation pour exciter l'amour de la patrie dans le cœur des Italiens. Il prit en même temps des mesures pour la retraite, qu'il prévoyait devoir bientôt commencer, et approvisionna les places qu'il allait découvrir.

J'ai dit plus haut que les Autrichiens du général Fenner s'étaient retirés sur Nieterndorf. Ils tentèrent de pousser leur avant-garde un peu en avant, mais Gifflenga la rejeta sur eux et leur donna par là une nouvelle impulsion rétrograde : Fenner vint à Toblach. Il envoya de là un détachement pour nouer ses communications avec ceux des Autrichiens qui étaient du côté d'Hohlenbrunn et de Castello. Il ordonna en même temps d'attaquer Gifflenga à Percha. Le général français tenta d'abord de se maintenir dans cette position ; mais, dans la crainte d'y être enveloppé, il l'évacua. Il passa la nuit à Saint-Lorenzen et vint le lendemain dans le fort de Mühlbach, déjà mutilé par les attaques qu'il avait essuyées. Gifflenga y soutint un combat qui dura tout le jour ; il profita de la nuit pour abandonner cette position, dans laquelle il n'était pas possible de résister à des forces si supérieures que celles qui l'attaquaient. L'approche du général Hiller, qui s'avançait en Tyrol, rendait nécessaire une prompte retraite ; il la dirigea sur Bolzano, puis sur Trente. Il laissa, dans le château de cette dernière, une petite garnison, en se repliant sur Volano.

Le général en chef autrichien s'était décidé à entrer en Italie par le Tyrol, jugeant impossible, malgré la supériorité de ses forces, d'y pénétrer par les passages de l'Isonzo, de la Piave, du Tagliamento et de la Brenta, que le vice-roi gardait. Hiller laissa sur sa route trois brigades destinées à cacher ses mouvements : c'étaient celles des généraux Vecsey, Eckhardt et Mayer. Le second de ces généraux eut un engagement, près de Longarone, avec l'adjudant-commandant Bonni ; celui-ci étant trop faible pour soutenir un long combat, dut se retirer à Cenada. *(A continuer.)*

Mais le Dieu qui prend soin du grain de blé qu'on sème,
Sourit, du haut du ciel, et bénit tes travaux.

Que j'en ai vus sentir, sous ta mâle éloquence,
Leur cœur battre, aimer, croire et devenir chrétiens!
Et, te pressant les mains avec reconnaissance,
Te dire, heureux et fiers : vous m'avez fait du bien!

Noble cœur, sois béni! gloire à l'homme modeste,
Que ce labeur pénible a consumé vingt ans!
Si le travail fut long, du moins, semeur céleste,
Tes soins auront trouvé des cœurs reconnaissants.

Si parfois l'un de ceux qui forment ton école,
Dans l'âge des plaisirs, oubliait tes avis,
Ne crains rien : l'air n'a point dissipé ta parole,
Et le grain fécondé portera des épis.

Ta voix s'éveillera quelque jour dans son âme
Et lui parlant d'amour, de croyance et d'espoir,
Des vertus qui mouraient rallumera la flamme
Et lui fera chérir l'Amour et le Devoir.

Poursuis-la donc cette humble et sublime carrière!
Lutteur mystérieux, ceins ton glaive et combats;
Instruis cette jeunesse à l'âme ardente et fière,
Et les cœurs généreux ne te failliront pas.

23 décembre 1864.

Il n'a été donné aucune indication sur l'application qui devait être faite de cette pièce de vers. Serait-ce à l'homme d'Etat qui a soulevé de nos jours la question de l'enseignement gratuit et obligatoire? Serait-ce une allusion aux idées émises dans sa préface par l'auteur de l'*Histoire de Jules César?* Nous l'ignorons. Le champ reste ouvert aux suppositions.

VARIÉTÉS

UN ENTERREMENT SPIRITE

Sous ce titre, on lit dans le *Monde Musical* de Bruxelles :

Nos amis et collaborateurs, Vauchez frères, ont perdu leur mère il y a quelques jours. Les soins dont l'un et l'autre ont entouré les derniers temps de cette femme respectable étaient le signe et l'effet d'une tendresse que nous n'avons point pour tâche de décrire.

Les deux frères sont spirites. Réunis à des amis qui ont la même croyance qu'eux, ils ont accompagné le corps de leur mère jusqu'à la tombe. Là, Vauchez aîné a exprimé, en paroles aussi simples que justes, à l'esprit de sa mère, qui, dans la foi des spirites était présent et les entendait, la tristesse que répandait parmi eux cette séparation, alors même que, d'autre part, il y eût à être persuadé qu'elle entrait dans une vie meilleure, et qu'elle ne cesserait d'être en communication avec eux et de les inspirer en les confirmant sans relâche dans la voie du bien. Il lui a répété l'assurance que ses vœux de mourante seraient accomplis, par la consécration à deux bonnes œuvres, entre autres, des frais économisés sur l'enterrement demeuré purement civil et sans aucun cérémonial. Ces vœux sont : qu'il soit fait une fondation en faveur de la Crèche de Saint-Josse-ten-Noode et une allocation d'assistance au profit de vieillards pauvres.

Après cette sorte d'entretien entre le fils et l'âme de sa mère, M. Herezka, l'un des amis spirites de la famille, a exprimé en vers avec même simplicité quelques paroles dont la reproduction va faire connaître une partie de ce qu'il y a de bon et de bien dans une croyance qui devient journellement partout celle d'un plus grand nombre d'hommes que l'on compte parmi les gens instruits. Voici les paroles de M. Herezka à l'âme de la défunte :

Déjà la fosse est large ouverte,
Bientôt dans ce béant tombeau
Descendra ta dépouille inerte;
Mais, libre de ce vil fardeau,
Tu t'en vas planant dans l'espace,
Du progrès poursuivre la trace.

Plus de doute, plus de douleur!
Du mal tu as brisé la chaîne,
Seul le bien possède ton cœur,
Avec le corps morte est la haine.
Que l'amour et la charité,
Te guident dans l'éternité,

A nos frères des autres mondes
Va porter nos vœux fraternels;
Dis-leur, que des âmes fécondes,
Mûrissant des fruits éternels,
Ont révélé, sur notre terre,
De la mort le joyeux mystère.

Dis-leur! « Vos amis de là-bas,
« Contre l'ignorance orgueilleuse
« Vont rendre de mortels combats,
« Pour cette cause glorieuse.
« Ils invoquent votre concours,
« Esprits! courons à leur secours.

Viens souvent calmer nos souffrances,
Oh! reviens nous parler des cieux
Au moment de nos défaillances,
Et fais resplendir, à nos yeux,
Quelque lumineuse étincelle
Émanant de source immortelle.

Après ces paroles les frères Vauchez et leurs amis se sont retirés, sans bruit, sans ostentation, sans émotion douloureuse et comme on viendrait d'accompagner quelqu'un qui entreprend un voyage de long cours, dans toutes les conditions désirables de bien-être et de sécurité. Sans être nous-même spirite, nous avions pris place dans le cortége, nous ne sommes ici que le narrateur d'un fait, de la cérémonie aussi touchante que remarquable par la simplicité et la sincérité de la croyance et des intentions.

ROSELLI.

⁂

Une nouvelle du journal la *Guienne,* passée pour nous inaperçue, nous revient par le *Charentais*. Nous la publions sans commentaire, en laissant à son auteur toute la responsabilité et aux lecteurs le soin de tirer telles conséquences qu'ils jugeront convenables.

« Dans une commune des environs de Bordeaux, il n'est bruit que d'un événement tout récent où le mystérieux le dispute au comique.

« Un de ces divertissements qui sont les fêtes obligées de la saison avait attiré à la salle de danse du village toute la jeunesse de la contrée. Parmi les jeunes filles qui répondirent à ce rendez-vous du plaisir, on remarquait une jeune paysanne à laquelle, en l'accompagnant, son père et sa mère avaient voulu faire comme une escorte de protection.

« Bientôt son air de pure et franche gaieté l'ayant signalée à tous les regards, un élégant dandy, aux allures nobles et courtoises, vint l'entourer de ses assiduités. Ce fut lui qui lui demanda le premier quadrille, ce fut lui qui la fit danser toute la soirée. Et quand la fête fut terminée, et que chacun ne songea plus qu'à regagner sa demeure, le jeune homme, en rendant sa danseuse aux mains de ses parents, demanda comme une insigne faveur la permission d'accompagner encore cette heureuse famille. Cette offre gracieuse est acceptée avec empressement, et arrivé à la maison, le père de la demoiselle se croit obligé de l'engager à passer un moment au foyer domestique.

« La soirée fut des plus attrayantes; cependant il se faisait tard; la lourde main du sommeil s'était appesantie sur toutes les paupières, et à une heure aussi avancée de la nuit, la présence de l'étranger pouvait paraître inconvenante. Mais celui-ci ne parlait jamais de se retirer. Enfin, après une heure d'attente, le père de famille fait appel à tout son courage et, remerciant l'inconnu de toutes ses amabilités, l'engage à quitter le logis.

« Le jeune homme refuse avec une exquise politesse. Plusieurs fois la même invitation est réitérée et toujours même refus et même courtoisie.

« On va chercher main-forte et les voisins accourent pour presser le départ de cet étrange personnage.

« Vaine tentative! Le sourire et les grâces du jeune homme désarment les plus hardis et les plus irrités, Que faire? Il faut recourir à l'autorité. Pour le maire absent, l'adjoint de la commune se rend sur les lieux, et, déployant les insignes de sa dignité, le somme de laisser en paix cette famille inquiète, et presque désolée. Mais ses admonitions et ses instances tombent inutiles devant son obstination persistante.

« Il ne restait plus à appeler que le curé de la paroisse. Car déjà chacun criait au prodige et voyait du surnaturel dans une attitude aussi extraordinaire. Suivi de son sacristain, le curé arrive et se dispose à exorciser cet aimable possédé. Mais au moment où il veut toucher de sa main celui que l'on croit le représentant de Satan, ou Satan lui-même, quel ne fut pas son ébahissement et celui de l'assemblée :

« Ses bras s'ouvrent à vide et se ferment à rien. »

« Le fantôme, tout à l'heure entouré d'un groupe d'habitants, avait disparu sans qu'on s'en aperçût.

« Depuis lors on le cherche inutilement dans la contrée, et les esprits frappés de l'étrangeté de cet événement croient à une intervention diabolique.

« *Plus heureux que les fervents adeptes du Spiritisme qui se fatiguent à évoquer les esprits, à l'aide de médiums plus ou moins puissants,* les bons paysans de la commune de S.-E. croient avoir vu sans peine une intelligence supérieure qui leur est apparue sous la forme de la jeunesse et de la beauté; bien plus, ils l'ont reçue comme le héros de leur fête et l'ami *importun* de leur foyer.

« Et maintenant la salle de danse est devenue déserte, les échos silencieux ne redisent plus les brillantes harmonies des concerts, les pas cadencés ne se font plus entendre, et danseurs et danseuses finissent par croire à cette vérité, que leur prêche leur pasteur, à savoir que le diable,

« Quelque voilé qu'il soit, est toujours dans un bal.

« Là finit cette histoire qui passe de bouche en bouche dans la petite commune de S.-E. et aux alentours, mais dont nous sommes loin de garantir l'authenticité. »

⁂

L'ÉCHO D'OUTRE-TOMBE

La presse spirite salue avec bonheur un nouvel athlète qui s'élance dans l'arène pour lutter avec ses devanciers contre le matérialisme et l'incrédulité.

Paris, Bordeaux, Lyon, Toulouse avaient depuis longtemps déjà donné le jour à des organes de la doctrine régénératrice, et quoiqu'elle comptât dans son sein un assez grand nombre d'adeptes, Marseille cependant, seule parmi les grandes villes, se trouvait en retard. La lacune est aujourd'hui comblée. Le premier numéro de l'*Écho d'Outre-Tombe,* sous la direction de M. P. Gillet, vient de paraître à la date du 5 mars. Dans ce spécimen, son directeur fait connaître sa communion de pensée avec nous dans deux articles : le premier, à l'adresse des adversaires du Spiritisme par incrédulité, ignorance ou fausse science; le second est un avis aux théologiens.

C'est donc avec la cordialité la plus franche que nous tendons la main à notre nouveau collègue, en lui souhaitant une fraternelle bien-venue. Puisse-t-il ne pas rencontrer de pierres dans sa route, ni laisser trop de lambeaux aux ronces du chemin!

L'*Écho d'Outre-Tombe* paraît tous les dimanches. On s'abonne à Marseille, chez M. P. Gillet, directeur-gérant, boulevard Chave, 81. — Prix de l'abonnement : France et Algérie, 10 fr. A. L.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.